

EN ATTENDANT LA VAGUE

DU MÊME AUTEUR

Un témoin inconscient

L. Audibert, 2004

Témoin involontaire

« *Rivages/Noir* », n° 658

Les Yeux fermés

Rivages, 2008

et « *Rivages/Noir* », n° 847

Le passé est une terre étrangère

Rivages, 2009

Les Raisons du doute

Seuil, 2010

et « *Points* », n° P2634

Le Silence pour preuve

Seuil, 2011

GIANRICO CAROFIGLIO

EN ATTENDANT LA VAGUE

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR NATHALIE BAUER

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Titre original : Il silenzio dell'onda

Éditeur original : Rizzoli, RCS Libri S.p.A., Milan

ISBN original : 978-88-17-05208-5

© original : Gianrico Carofiglio, 2011

*This edition is published by arrangement
with Rosaria Carpinelli Consulenze Editoriali srl*

ISBN 978-2-02-110721-0

© Éditions du Seuil, mai 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Un

Il la croisa pour la troisième fois devant l'immeuble du médecin, toujours un lundi et toujours à la même heure. Il était certain de l'avoir déjà vue en d'autres circonstances, mais il n'aurait su dire où ni quand.

Elle fréquentait peut-être le même cabinet médical et avait rendez-vous à quatre heures, songea-t-il en gravissant l'escalier.

La sonnette retentit, la porte s'ouvrit peu après, et le médecin l'accueillit. Comme d'habitude, ils parcoururent sans prononcer un mot le couloir entre des bibliothèques remplies de livres, pénétrèrent dans la pièce et s'y assirent, Roberto devant le bureau, l'autre derrière.

« Alors, comment allez-vous aujourd'hui ? Vous étiez de mauvaise humeur la dernière fois.

– Ça va mieux. Pour une raison que j'ignore, j'ai repensé dans l'escalier à une vieille histoire remontant à mes premières années de service chez les carabiniers.

– Racontez-la-moi.

– À la fin de mes études d'élève sous-officier, j'ai été envoyé dans un petit village de la région de Milan avec le grade de brigadier.

– Était-ce une affectation normale pour une première nomination ?

– Oui, des plus normales. C'était un village tranquille. Trop tranquille, même. Il ne s'y passait jamais rien. Le commandant du poste des carabinieri, un vieil adjudant du genre pacifique, tenait à résoudre les problèmes à l'amiable. Je crois qu'il n'aimait pas arrêter les gens. Du reste, cela se produisait très rarement : quelques petits voleurs, quelques petits dealers, tout au plus.

– Et vous, vous aimiez ça ?

– Pardon ?

– Vous aimiez arrêter les gens ? »

Roberto hésita un peu.

« Posé en ces termes, cela sonne mal. Mais oui. Les vrais flics – tous les carabinieri, tous les policiers ne le sont pas – vivent pour les arrestations. D'un point de vue professionnel, je veux dire. Quand on fait bien son travail, on souhaite en voir l'aboutissement. Et l'aboutissement, inutile de se voiler la face, l'aboutissement c'est : un individu derrière les barreaux. »

Roberto réfléchit un moment à ce qu'il venait d'affirmer. Formulé de la sorte, à voix haute, ce lieu commun acquérait une signification inattendue, désagréable. Il secoua la tête et s'efforça de retourner à son histoire.

« Un jour où j'étais chez le coiffeur, j'ai entendu des cris retentir dans la rue. Une femme courait, un enfant à la traîne. Je me suis levé et j'ai ôté ma serviette. Le coiffeur, très inquiet, m'a alors dit de ne pas déconner. Ce qui m'a fait tiquer, car ce n'est pas une réflexion typique du nord de l'Italie ; dans le Sud, on entend ce genre de choses plus fréquemment.

J'ai répondu que j'étais carabinier, même s'il le savait très bien, et j'ai rejoint la femme.

– Que se passait-il ?

– On braquait une banque à une centaine de mètres de là.

– Ah.

– Je me rappelle très bien tous les détails. J'ai saisi mon pistolet, je l'ai chargé et j'ai désarmé le chien pour éviter qu'un coup ne parte accidentellement. Puis je me suis dirigé vers la banque. Au coin de la rue, juste avant l'entrée, j'ai remarqué une Volvo vide au moteur allumé.

– Elle était garée devant la banque ?

– Non, au coin de la rue. À quelques dizaines de mètres de l'entrée, dans une rue latérale. La banque donnait sur l'avenue. Je me suis glissé dans la voiture, j'ai éteint le moteur et pris les clefs.

– Pourquoi les braqueurs avaient-ils laissé leur voiture sans surveillance ?

– Les deux malfaiteurs qui étaient entrés dans la banque s'attardant, le troisième était allé les presser. Bien sûr, c'est ce qu'on a établi plus tard. Je venais de dépasser le coin de la rue quand je les ai vus sortir. J'ai essayé de me remémorer ce qu'on nous avait dit à l'école de police à propos de la marche à suivre dans ce genre de situation.

– Que vous avait-on dit ?

– De ne pas déconner. D'appeler des renforts et d'observer la scène. De ne pas agir en solo.

– Le coiffeur n'avait donc pas tort.

– Exact.

– Alors ?

- J'avais oublié ces instructions.
- Les braqueurs étaient armés, n'est-ce pas ?
- Ils avaient deux pistolets. Je les ai sommés de lever les mains. Ça, je ne l'avais pas oublié, car je l'avais répété un grand nombre de fois en attendant que se présente la première occasion. »

Roberto songea qu'il avait rarement relaté cette histoire et il lui sembla qu'un monceau de souvenirs se massaient derrière *celui-ci*. Un instant, il eut l'impression d'être oppressé et incapable de continuer. Il se dit qu'il ne parviendrait plus à raconter quoi que ce soit, parce qu'il ne saurait pas choisir *quoi* raconter.

« Vous avez donc dit : "Les mains en l'air." Que s'est-il passé ensuite ? »

La voix du médecin relança le mécanisme qui s'enrayait.

« Dans la note de service, mes supérieurs ont écrit que les braqueurs avaient ouvert le feu et que le brigadier Roberto Marías avait répondu avec son arme de service. Mais j'ignore qui a réellement ouvert le feu le premier. En tout cas, un fait est certain : quelques secondes plus tard, l'un des malfaiteurs était au sol, devant l'entrée de la banque, et les deux autres se sauvaient. La suite est gravée dans ma mémoire : j'ai mis un genou à terre, j'ai visé et vidé mon chargeur. »

Roberto rapporta le reste de l'histoire. Le deuxième braqueur avait été touché aux jambes et le troisième arrêté plus tard. Quoique grièvement blessé, celui qui était tombé devant la banque s'en était tiré. Quelques jours après, Roberto avait été convoqué par le chef de la cellule opérationnelle, qui l'avait félicité, lui avait annoncé qu'il recevrait certainement une médaille et

lui avait proposé une mutation à Milan. Roberto avait accepté et, à moins de vingt-trois ans, il s'était lancé dans la carrière qui avait motivé son entrée chez les carabiniers : celle d'investigateur.

« C'est donc ainsi que tout a commencé ? l'interrogea le médecin.

– Oui, c'est ainsi.

– Vous avez dit que cette histoire vous était revenue à l'esprit tandis que vous montiez l'escalier...

– Oui.

– Pensez-vous auparavant à un sujet à aborder ici ?

– Oui. Je voulais vous raconter le rêve que j'ai fait cette nuit.

– De quoi avez-vous rêvé ?

– De surf. J'ai rêvé que je glissais sur les vagues.

– Du windsurf ?

– Non, du surf. De la planche à vague.

– Est-ce un sport que vous avez pratiqué ? »

Occupé à suivre en pensée des vagues lointaines et silencieuses, et à chercher – en vain – le parfum âpre de l'océan, Roberto ne répondit qu'au bout d'un moment :

« J'ai fait du surf dans mon enfance, jusqu'à mon départ pour l'Italie avec ma mère. »

Il s'efforça de continuer, mais les mots ou les souvenirs – à moins que ce ne fût le courage – lui manquaient. Il détourna alors les yeux du psychiatre, qui laissa s'écouler quelques minutes avant de déclarer que cela suffisait pour cet après-midi-là.

« Alors, à jeudi prochain. »

Roberto le regarda fixement, en attente. Le médecin semblait toujours sur le point d'ajouter quelque

chose, mais inexorablement il en restait là. « À lundi prochain. » « À jeudi prochain. » Rien de plus. Roberto quittait alors le cabinet en proie à un sentiment confus de frustration auquel se mêlait, depuis un certain temps, un début de soulagement.

*
* * *

Sa vie recommençait à adopter un semblant d'ordre après une dérive de plusieurs mois.

Il arrivait maintenant à dormir. Certes, avec l'aide d'un somnifère, mais quelques mois plus tôt il était encore obligé de s'étourdir de médicaments très puissants pour plonger dans un sommeil métallique, un sommeil de mort.

Il s'était remis à l'entraînement et il essayait de temps en temps de lire le journal, il ne buvait presque plus et avait réduit sa consommation de cigarettes à moins de dix par jour.

Et puis il y avait les promenades.

Le médecin lui avait conseillé de faire de longues marches. Assez longues pour qu'il regagne son domicile en proie à la fatigue ou, mieux encore, à l'épuisement. Après avoir manifesté son scepticisme, Roberto avait suivi ce conseil ainsi qu'on suit un traitement – du reste, il s'agissait bien de cela – et s'était aperçu très vite, non sans surprise, que cette thérapie était efficace.

Il se concentrait sur ses pas en répétant mentalement la série de mouvements à effectuer. Talon, pointe, poussée, élan. De nouveau, talon, pointe, poussée, élan. À l'infini, comme un mantra.

Cette attention inhabituelle avait un effet hypnotique et chassait sa mauvaise humeur. Il arrivait à Roberto de se promener trois ou quatre heures d'affilée. La sensation de fatigue qu'il éprouvait ensuite lui paraissait saine, bien différente de l'éreintement et du brouillard qu'il avait connus au long des mois précédents.

Certes, il continuait de réfléchir pendant la marche, mais, grâce à son pas rapide et à sa concentration, les pensées ne se fixaient pas trop dans son esprit. Elles s'évanouissaient en se succédant les unes aux autres.

Ses journées et ses semaines avaient acquis un rythme. Ses semaines gravitaient autour de ses deux rendez-vous avec le médecin, le lundi et le jeudi. Ses journées tournaient autour de ses marches interminables et hypnotiques.

Parfois un collègue lui téléphonait et l'invitait à boire un café ou à manger une pizza. Au début, il avait refusé poliment, mais, ses interlocuteurs se faisant insistants, il avait compris qu'il lui était moins pénible d'accepter. Il favorisait l'attitude empressée et circonspecte du collègue en question en attendant le moment où il pourrait lui dire au revoir et s'en aller. De temps en temps, il avait le sentiment de se tenir en équilibre au-dessus d'un gouffre. Mais il rentrait chez lui, allumait la chaîne stéréo ou le téléviseur, qu'il écoutait jusqu'à l'heure des médicaments et du sommeil chimique.

Giacomo

Cette nuit j'ai vu mon père. Voir son père, même la nuit, n'a rien d'étrange.

Sauf que le mien est mort.

Il a quitté la maison il y a quatre ans après s'être disputé avec maman et il n'est pas revenu. Mais on a attendu longtemps pour m'annoncer sa mort. J'avais sept ans et demi.

C'est la première fois que je rêve de lui depuis son départ. Dans mon rêve, il souriait – dans la réalité cela ne lui arrivait pas souvent. Bizarrement, ça m'a rappelé le jour où il m'avait emmené au zoo pour mon septième anniversaire, le dernier que nous avons passé ensemble.

J'ai retrouvé mon père dans une allée bordée d'arbres, au milieu d'un magnifique parc rempli de pelouses et de bosquets. Il est venu vers moi et m'a tendu la main comme dans les présentations. Cela m'a paru insolite, mais au moment où j'ai serré la sienne j'ai ressenti une espèce de bien-être et tout m'a semblé parfaitement naturel. Mon père n'a rien dit, mais j'ai compris que je devais le suivre, et nous nous sommes mis en route.

Au bout de quelques minutes (je ne sais pas s'il s'agissait de quelques minutes ou de beaucoup plus, car, dans les rêves, les choses ne marchent pas de la même façon que quand on est éveillé) nous sommes tombés nez à nez avec un grand berger allemand. Couché sur un côté de l'allée, il dormait dans l'herbe. À notre arrivée, il s'est levé, m'a rejoint en remuant sa grosse queue poilue, m'a laissé le caresser et m'a léché les mains.

C'était une expérience extraordinaire : en général, j'ai peur des chiens et l'idée de les caresser ne me traverserait pas l'esprit – surtout si c'est un berger allemand ou une grosse bête de ce genre. Ne pas avoir peur m'a beaucoup plu.

« Comment s'appelle-t-il ? » ai-je demandé à mon père.

À ce moment je me suis aperçu qu'il n'était plus là.
Je m'appelle Scott, chef.

Cette réponse a jailli dans mon cerveau. Elle hésitait entre une voix dans ma tête et une bulle, comme dans les bandes dessinées.

« Tu parles ? »

Affirmer que je parle n'est pas entièrement exact, chef. En effet, tu ne m'entends pas. Ceci est ma voix.

Il a aboyé, produisant un son très profond, une sorte de grognement qui avait pourtant quelque chose de rassurant. Ce son, je l'ai très bien entendu. Mieux, c'est le seul son que j'aie entendu de tout mon rêve, excepté ma voix.

« Pourquoi mon père est-il parti ? »

Scott n'a pas répondu.

Si on faisait une petite promenade, chef ?

Je l'ai suivi, même si je regrettais un peu que papa ne soit plus là. Mais j'ai pensé que, puisque je l'avais rencontré une fois, je le rencontrerais de nouveau et que nous pourrions même discuter.

Pour un rêve, tout ça semblait très réel. Un vent frais me caressait la peau, il y avait une bonne odeur d'herbe, et la lumière du soleil était vraiment aveuglante quand je tournais les yeux de son côté.

Puis j'ai pensé à une chose que j'avais oubliée depuis très longtemps. Un jour mon père m'avait dit qu'il m'offrirait un chien dès que je serais assez grand pour pouvoir m'en occuper. J'avais beaucoup aimé cette idée et je lui avais demandé quand exactement je serais assez grand. Il m'avait répondu qu'à l'âge de onze ou douze ans on cesse d'être un enfant et on commence à être un homme.

C'est alors que je me suis réveillé.

Je suis resté au lit en attendant que ma mère vienne m'avertir qu'il était l'heure de me lever et d'aller en classe. J'ai pensé que ce serait bien d'avoir Scott dans la journée, de l'emmener partout et de le voir en train de m'attendre à la sortie du collège. Je suis sûr que certains types feraient plus attention à ce qu'ils disent et à ce qu'ils font s'ils me voyaient avec lui.

Deux

Roberto tourna le coin de la rue juste à temps pour voir la femme sortir de l'immeuble, parcourir quelques mètres et pénétrer dans une petite voiture. Il se dirigea lentement vers la porte d'entrée. Il s'apprêtait à sonner à l'interphone quand il entendit un bruit sourd provenir de l'auto, comme le raclement rageur de mécanismes enrayés. Il s'interrompit et s'approcha.

La femme continuait de tourner la clef de contact, et le bruit se répétait, hostile, désagréable. Lorsque Roberto frappa à la vitre, elle leva les yeux, s'affaira autour de la portière, puis l'ouvrit.

« C'est la batterie, dit-il.

– Pardon ? »

Elle avait la voix légèrement brisée, comme les gens qui ont perdu leur calme et s'efforcent de se maîtriser.

« La batterie de votre voiture est à plat. Voilà pourquoi vous ne pouvez ni démarrer ni baisser votre vitre.

– Que dois-je faire ? La remplacer ? J'ai un rendez-vous. Il vaudrait peut-être mieux que j'appelle un taxi.

– Ne vous inquiétez pas. Nous pouvons essayer de la faire démarrer en la poussant. Si nous n'y arrivons

pas, nous chercherons des câbles et utiliserons la batterie d'un autre véhicule. »

Il lui expliqua la marche à suivre. S'asseoir, mettre le contact, appuyer sur l'embrayage, engager la seconde sans relâcher la pédale, attendre que la voiture prenne un peu de vitesse sous la poussée et, à ce moment-là, lâcher l'embrayage et presser l'accélérateur.

« Je n'y arriverai jamais.

– Mais si, c'est beaucoup plus facile à faire qu'à dire. Commencez par appuyer sur l'embrayage et par braquer. Je vous pousse. »

La femme le dévisagea un moment, un peu interdite, puis s'exécuta. Quand le véhicule eut rejoint la chaussée, Roberto s'approcha une nouvelle fois de la vitre et répéta ses instructions :

« Ne relâchez pas la pédale, mettez le contact et passez la seconde.

– Vous ne pouvez quand même pas me pousser tout seul...

– Il n'y a aucun problème, votre voiture est petite. Quand je vous le dirai, levez le pied et appuyez sur l'accélérateur. »

Aussitôt il se remit à pousser. La voiture s'ébranla laborieusement.

« Levez le pied et accélérez ! » s'écria-t-il bientôt.

Le moteur sursauta. Le véhicule cahota avant d'émettre un rugissement rauque et de parcourir une trentaine de mètres. Puis il s'immobilisa, sans caler.

« Vous voyez ? Vous avez réussi ! s'exclama Roberto une fois qu'il l'eut rejointe en s'efforçant de maîtriser un léger halètement.

– Merci, vous avez été très aimable. »

Comme si elle avait oublié un détail important, la femme lui tendit la main droite. Pendant qu'il la lui serrait, Roberto comprit pourquoi il avait le sentiment de la connaître.

« Vous êtes actrice ?

– Oui. Euh...

– Vous jouiez dans la publicité... pour les préservatifs... Vous étiez la pharmacienne. Vous me faisiez beaucoup rire. Vous étiez... drôle. »

Il s'interrompt, surpris par ses propres paroles.

« Excusez-moi, j'ai peut-être dit une bêtise.

– Non, non. J'aimais être drôle, j'aimais faire rire les gens. Cela fait très longtemps que je n'y avais pas pensé. »

Ils se dévisagèrent un moment, sans savoir quoi ajouter, tandis que le moteur toussait.

« Bon. Eh bien... au revoir, finit par lancer Roberto.

– Au revoir, et encore merci.

– Passez chez votre garagiste.

– Je n'y manquerai pas. »

Roberto regarda la voiture s'éloigner. Quand elle eut tourné au coin de la rue et disparu, il gagna en toute hâte l'immeuble du médecin.

*

* *

« Excusez-moi, je suis un peu en retard.

– Vous êtes essoufflé. »

Roberto eut un petit sourire.

« J'ai monté l'escalier à toute allure après avoir aidé

une femme à mettre en route sa voiture. Elle avait la batterie à plat et j'ai dû la pousser. »

Sans demander d'autres explications, le médecin enchaîna :

« Avez-vous passé un bon week-end ?

– Pas mauvais. Disons meilleur que d'habitude. Je suis même allé au cinéma.

– Ah, bien. Si je ne m'abuse, c'est la première fois que vous me parlez cinéma depuis le début de votre psychothérapie.

– Exact. Je ne me rappelle même pas depuis combien de temps je n'y étais pas allé. Sans doute très longtemps.

– Qu'avez-vous vu ?

– Bah... Un film français dont l'action se déroule dans une prison. *Un prophète*. Vous connaissez ? Vous l'avez vu ?

– Non, mais moi non plus je ne vais pas souvent au cinéma. Ce film vous a-t-il plu ?

– Je ne sais pas. Certains aspects, sur la façon dont les choses marchent en prison, étaient réalistes. D'autres totalement absurdes. Mais je suis peut-être trop influencé par mon ancien métier... En tout cas, aller au cinéma m'a plu. Je veux dire, j'avais oublié ce que c'était et j'ai aimé ça.

– Avez-vous trouvé quelqu'un pour vous accompagner ou y êtes-vous allé seul ?

– Non, non. Seul.

– Le rêve dont vous avez parlé l'autre jour m'a beaucoup intrigué.

– Le surf ?

– Oui. Vous avez envie de m'en parler ?

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2013. N° 108454 (00000000)
IMPRIMÉ EN FRANCE